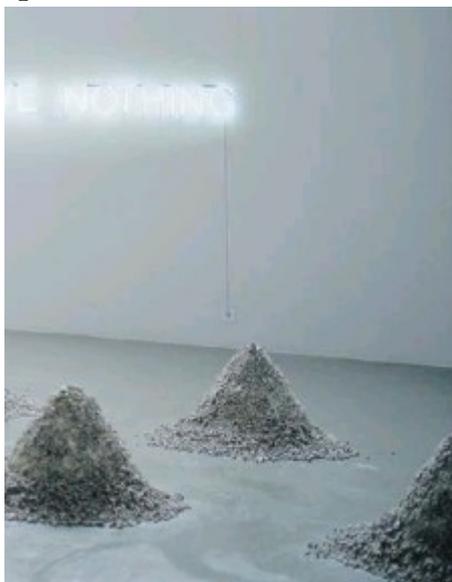


« The Square », la palme d'or qui bouscule le petit monde de l'art contemporain

CHRONIQUE À travers le regard d'un conservateur de musée dont les certitudes s'ébranlent, Ruben Östlund fustige les ridicules de notre époque.

Le Figaro · 18 Oct 2017 · Éric Neuhoff eneuhoff@lefigaro.fr

Si Östlund était un général, il ne laisserait pas de survivants. Sa caméra est un lance-flammes. *The Square*, qui fait semblant de régler son compte à l'art contemporain, est un jeu de massacre tout-terrain. L'homme moderne, avec sa bonne conscience, en sort crucifié, éviscéré. Le spectacle est réjouissant. Son précédent film, *Snow Therapy*, mettait à mal la cohésion familiale durant un séjour aux sports d'hiver.



Ruben Östlund s'attaque ici à un conservateur de musée suédois. Christian, divorcé avec deux enfants, est bien de sa personne. Ce grand échalas à la barbe de trois jours prépare une exposition où les visiteurs doivent déposer leur portable dans un carré gravé sur le sol. La confiance n'est plus ce qu'elle était. Le héros s'en rendra compte le jour où il se fait voler son portefeuille et son téléphone dans la rue. Soudain, la socialdémocratie lui apparaît sous un aspect nouveau. Les écailles lui tombent des yeux. Il ne va pas continuer à donner comme ça de l'argent aux mendiants. Il va considérer d'un autre regard les lubies des communicants à queue-de-cheval qui amènent leur bébé aux réunions, postent sur Internet un clip provocateur, s'habillent comme clergymen pour magazines.

Un pessimisme rageur

des C'est bien lui, pourtant, qui répondait aux questions faussement naïves d'une journaliste américaine sur les dérives de l'art conceptuel. Ça n'était pas une raison pour coucher avec elle : la nuit en question entraîne une scène hilarante avec dispute de préservatif qui en dit long sur la guerre des sexes (pas mal non plus, la séquence où la demoiselle vient demander des comptes à son amant éphémère devant des gardiens qui n'en perdent pas une miette). Sur une musique guillerette et ironique,

le réalisateur aligne les tics de l'époque. Les ridicules ne manquent pas. On les avait rarement montrés avec une telle alacrité.

Une antique statue bascule de son socle. Une femme de ménage donne un coup de balai dans un tas de gravier sans s'apercevoir qu'il s'agissait d'une oeuvre rare. Le sommet est atteint avec le dîner d'inauguration où les invités sont terrorisés par un culturiste torse nu imitant un gorille. Toute la lâcheté masculine se résume autour de ces tables couvertes de nappes blanches. L'altruisme est un joli mot. Il est risqué de l'employer en l'an 2017, à Stockholm ou ailleurs. Goulu de tout et dupe de rien, Östlund s'engage dans un vaste processus de démolition. Cela n'exclut pas les embardées dans la tendresse, quand le père ne sait pas se débrouiller avec ses deux filles. L'avenir est peut-être à elles. Pour l'instant, l'homme occidental attend la fin du monde dans un tas de sacs-poubelles, sous une pluie battante.

Des gamins odieux menacent des adultes désemparés. Une migrante insulte presque celui qui lui a offert un sandwich (« Sans oignons ! », braille la harpie). Les publicitaires se soucient assez peu de la morale. Un artiste vêtu d'un pyjama à la Julian Schnabel donne une conférence de presse à laquelle assiste un malade du syndrome de La Tourette. Les insultes fusent. On est à deux doigts d'applaudir l'intempestif. Un chimpanzé débarque dans le salon d'une inconnue qu'on a raccompagnée chez elle. Östlund ose, dérange, secoue. Son personnage se débat dans de grandes ombres shakespeariennes. Son pessimisme rageur est communicatif. Le vivre-ensemble en prend un coup. À Cannes, cet exercice de liberté a fait grincer des dents. Le but est atteint.